

Vulnérabilité et solidarités dans l'Eglise Comment être disciple du Christ ?

Formation proposée par le Vicariat Solidarité
et l'Equipe Diocésaine d'Animation (Equipes animatrices)

Du diocèse d'Evry-Corbeil –Essonne
Clarté Dieu, le 12 mars 2011 de 9 H 30 à 17 H 30

Intervenant : P. Vincent LECLERCQ, aa

Prière « Dans sa fragilité, Dieu demande à Jacob d'incarner la promesse »

Oser s'arrêter pour reconnaître les fragilités de nos vies.

Dans la Bible, la *nuit* est souvent un moment privilégié où Dieu où Dieu intervient dans la vie de l'homme.

« La nuit, avec le sommeil qui naturellement l'accompagne, est un temps particulier d'intimité avec le Seigneur et d'alliance avec lui. Un moment d'intervention chirurgicale dans le cas d'Adam, lorsque « le Seigneur Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme qui s'endormit » et « prit une de ses côtes et referma la chair à sa place » (Gn 2, 21). Mystérieux, de même, le sommeil que le Seigneur fait tomber sur Abraham, « alors que le soleil allait se coucher », pour lui révéler l'avenir de sa descendance (Gn 15, 12-21). Mystérieux, le sommeil de Jacob qui, sur la pierre dont il a fait son chevet de fortune, voit s'ériger les étages enchantés de la nuit peuplée d'anges (Gn 28, 10-22). Mystérieux, le sommeil de Booz le moissonneur, traversé d'un frisson sur son aire, tandis que s'approche de lui la glaneuse (Rt 3, 6-15) qui deviendra l'aïeule de David. Il existe, dans l'Écriture, une généalogie des nuits, jusqu'à la nuit de la Nativité (Lc 2, 8), jusqu'à la nuit pascale que sous-entend le matin (Mc 16, 2), jusqu'à la nuit eschatologique qu'un grand cri par le milieu déchire : « À minuit un cri retentit : "Voici l'Époux ! Sortez à sa rencontre !" » (Mt 25, 6.) [...] »

Fr. François Cassingena-Trévedy, o.s.b. *Esprit & Vie* n° 197 (Juillet 2008) : 34-35
http://www.esprit-et-vie.com/article.php3?id_article=2268

Méditons ensemble l'exemple du patriarche Jacob. Obligé de se reposer et de baisser la garde, de « lâcher prise » en quelques sortes, Jacob devient un bon candidat pour entendre ce que Dieu veut lui dire.

Le songe de Jacob : c'est Dieu qui rejoint tout homme dans sa fragilité d'homme et renoue son *alliance* avec lui.

Obligé de se reposer, se reconnaissant fragile, Jacob devient vulnérable à la rencontre de Dieu. Il se rend ainsi disponible pour entendre et mettre en œuvre la volonté du Père.

Dans cette journée, osons regarder ensemble nos engagements comme un lieu pour ré-entendre les promesses de Dieu.

Dans la vie de tous les jours, nous sommes souvent poussés à exister par nos propres forces, par nos qualités, nos aptitudes, nos réussites.

Mais il nous est beaucoup plus difficile de reconnaître ou de cohabiter avec nos fragilités, nos fatigues ou nos découragements et les parts d'ombre de chacune nos vies.

Pourtant, par nos expériences nous sommes les deux à la fois: force et faiblesse, réussites et défis bien concrétisés mais aussi échecs et promesses non tenues.

Il y a des moments où nos limites, nos erreurs ou celles des autres, nos frustrations, nos échecs peuvent revenir douloureusement à la surface. Comme des réalités qu'il nous faut bien accepter ou gérer.

Souvent, nous gérons ces difficultés de deux manières : soit par des *regrets* (tristesse de ce que nous avons pu faire par le passé, mais que nous préférions ne pas avoir fait) ou comme des *remords* (tristesse de ce que nous avons manqué ou refusé de faire et que nous aurions mieux fait de faire).

Nous pouvons vivre ainsi une part importante de notre vie soit dans le regret soit dans le remord. Et dans le souvenir incessant de ces échecs, et parfois dans la peur de l'avenir.

Et reconnaissons-le, cela nous ronge.

Et retrouver une cohérence entre notre être et notre faire.

Il s'agit de profiter de cette journée pour retrouver la paix et la sérénité que Dieu veut pour nous et avec nous, la confiance que Dieu nous fait, non pas seulement malgré nos fragilités mais aussi dans nos fragilités.

Pas une paix superficielle pour nous donner simplement « bonne conscience » et chasser les nuages comme si de rien n'était. Faire semblant de vivre ou de croire que « tout va bien », que nous sommes toujours comme il faut, et « au meilleur de nous-mêmes » comme s'il n'y avait eu aucune ombre, ni aucun combat dans nos vies.

Mais il s'agit plutôt de se rendre disponibles pour une paix plus profonde, qui traverse notre fragilité pour la dépasser avec Dieu, devant Dieu et pour Dieu.

Une journée n'a pas pour but de nous indiquer telle ou telle technique pour nous améliorer, ni pour nous donner rapidement bonne conscience. En revanche, elle peut nous aider à nous réconcilier avec nous-mêmes (le passé et le présent) ou avec nos proches, nos collègues... à nous aimer tels que nous sommes, fragiles sans doute mais surtout riches de la confiance du Seigneur, et confiants dans le chemin de Vie qu'Il nous propose. A travers nos fatigues, nos usures, nos découragements...le Seigneur a sans doute quelque chose à nous apprendre, quelque chose d'important à nous dire.

Se rappeler que Dieu nous aime et qu'il nous fait confiance.

Oser porter ce poids de nos fragilités dans le Christ

« Mon joug est facile et mon fardeau léger... » nous dit Jésus...
Comment entendre cette parole du Christ ?

Face à nos fragilités, nous ne sommes pas seuls, le Christ est là. Nous sommes l'Eglise, et donc l'Eglise est là.

***Il nous est demandé d'oser entrer dans l'espérance de toute l'Eglise.
Car il faut toute l'Eglise pour entrer dans l'espérance.***

Gn 28, 10-22 : Dans sa fragilité, Dieu demande à Jacob d'incarner la promesse.

C'est la vision divine de Jacob à Béthel (Genèse 28 :10-22). Après avoir trompé son frère aîné, Esau, Jacob est en fuite car il risque sa vie.

Jacob quitta Bersabée et partit pour Harân.

Il arriva d'aventure en un certain lieu et il y passa la nuit, car le soleil s'était couché. Il prit une des pierres du lieu, la mit sous sa tête et dormit en ce lieu.

Il eut un songe : Voilà qu'une échelle était dressée sur la terre et que son sommet atteignait le ciel, et des anges de Dieu y montaient et descendaient !

Voilà que Yahvé se tenait devant lui et dit : Je suis Yahvé, le Dieu d'Abraham ton ancêtre et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu es couché, je la donne à toi et à ta descendance.

Ta descendance deviendra nombreuse comme la poussière du sol, tu déborderas à l'occident et à l'orient, au septentrion et au midi, et tous les clans de la terre se béniront par toi et par ta descendance.

Je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras et te ramènerai en ce pays, car je ne t'abandonnerai pas que je n'aie accompli ce que je t'ai promis.

Jacob s'éveilla de son sommeil et dit : En vérité, Yahvé est en ce lieu et je ne le savais pas !

Il eut peur et dit : Que ce lieu est redoutable ! Ce n'est rien de moins qu'une maison de Dieu et la porte du ciel !

Levé de bon matin, il prit la pierre qui lui avait servi de chevet, il la dressa comme une stèle et répandit de l'huile sur son sommet.

A ce lieu, il donna le nom de Béthel, mais auparavant la ville s'appelait Luz.

Jacob fit ce vœu : Si Dieu est avec moi et me garde en la route où je vais, s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir,

si je reviens sain et sauf chez mon père, alors Yahvé sera mon Dieu

et cette pierre que j'ai dressée comme une stèle sera une maison de Dieu, et de tout ce que tu me donneras je te payerai fidèlement la dîme.

Menacé, Jacob cherche assistance auprès de la famille de sa mère à Haran. Mais 'le soleil s'étant couché' et Jacob doit bien s'arrêter afin de se reposer (Genèse 28 :12). Et c'est alors qu'il 'devient un bon candidat pour une intervention du Très Haut.'

Jacob a alors un songe : 'Et voici, une échelle était appuyée sur la terre, et son sommet touchait au ciel. Et voici, les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle'.

Par ses anges, Dieu lui promet à Jacob d'être là, de le protéger et de le ramener sur la terre de ses ancêtres.

Malgré sa fragilité, mais aussi dans sa fragilité, Dieu nomme Jacob père du peuple d'Israël. Quand Jacob se réveille, le monde lui apparaît différent grâce à la parole divine qu'il a entendue durant la nuit.

Mais cette révélation provoque aussi une autre réponse de la part de Jacob. Il 'prit la pierre dont il avait fait son chevet, il la dressa pour monument, et il versa de l'huile sur son sommet' (Genèse 28:18). Il changea aussi le nom de la ville pour Béthel (Genèse 28:19) et 'fit le vœu de s'allier avec le Dieu de promesse, un vœu de se reconnaître lui-même en tant que messager de la promesse.' Il a fait de la pierre où il devait s'appuyer et appuyer la fatigue de son corps et de son âme le signe de l'alliance.

A l'heure du coucher, Jacob s'arrête pour passer la nuit en plein désert. Et voilà qu'il se met à rêver d'un escalier (ou d'un plan incliné) reliant ciel et terre et sur lequel montent et descendent les anges-messagers de Dieu. Il est arrivé en un lieu où Dieu depuis le ciel **rencontre** les hommes qui sont sur la terre.

Ensuite, le rêve devient **vision**. En langage biblique, cette vision est **révélation de Dieu**. Le Seigneur se manifeste debout, présent auprès de Jacob. Le Seigneur renouvelle pour Jacob la promesse faite à Abraham, promesse de la terre de Canaan, promesse d'une grande descendance, et d'être une bénédiction pour toutes les nations de la terre.

Toujours au cours de la même vision, **la promesse se personnalise**: Dieu sera avec Jacob tout au long de son voyage. Il le ramènera sain et sauf sur la terre qu'il a quitté provisoirement.

Quand il se réveille de son rêve, Jacob prend alors conscience de cette **présence de Dieu**. Et il lui dédie ce lieu comme un lieu Saint. Parce qu'il y a fait une expérience de Dieu.

Enfin, par **sa propre réponse**, il s'engage à renouveler l'Alliance que Dieu lui propose. Sous la forme d'un vœu, encore conditionnel, car il veut d'abord vérifier ce que Dieu va accomplir pour lui.

De ce texte : premier enseignement :

- Fragilité/peur/fuite/ échec/ faute deviennent un lieu de révélation, lieu pour connaître ou reconnaître le vrai visage de Dieu **pour moi**.

« Jacob, s'étant éveillé, dit : Le Seigneur est vraiment en ce lieu, et je ne le savais pas. »

Ces paroles «le Seigneur est vraiment en ce lieu, » signifient : « C'est ici, Le Seigneur s'est manifesté ici».

Le rêve le plus célèbre et le plus influent de l'histoire américaine contemporaine est sans doute celui du Révérend Martin Luther King Junior. Par contre, peu de gens savent que ce rêve fut la conséquence d'une expérience de vulnérabilité et de la rencontre divine qui s'ensuivit.

Quand Martin Luther King racontait la prise de conscience de sa propre vulnérabilité, il l'évoquait par l'épisode de la table de la cuisine.'

Dans le contexte tendu des évènements qui suivirent le refus de Rosa Park de quitter son siège dans le bus à Montgomery, en Alabama (le 1^{er} décembre 1955), King était partagé entre des 'moments de peur absolue et ceux de grande inspiration.'

Un matin très tôt, King raccrochait après un appel téléphonique anonyme le menaçant de mort une fois de plus. Dérangé de son sommeil, King se rendit dans la cuisine pour se faire une tasse de café. Et là, il se prit la tête dans les mains devant la table de la cuisine. Il s'avoua qu'il avait peur, qu'il était à bout, et qu'il ne pouvait plus aider les gens à trouver la force de continuer.'

Le doute le submergea alors comme une prière en prenant conscience de son impuissance: 'J'en suis arrivé au point où je ne peux plus faire face seul.' Cette voix intérieure produisit en King une véritable expérience spirituelle. Alors qu'il se parlait à lui-même, ses peurs commencèrent alors à s'effacer et il se sentit profondément encouragé à *faire ce qu'il pensait être le bien*. Le résultat en fut un sentiment extraordinaire de soulagement et de permission de 'faire face quoiqu'il en soit'.

Le célèbre biographe de Martin Luther King Taylor Branch ajoute ces commentaires éclairés à propos de la dimension spirituelle de l'expérience vécue par King ce matin-là.

King était déjà un spécialiste reconnu, un activiste défenseur des droits civiques et un pasteur, mais ce matin-là marque la date de sa première *expérience religieuse*.'

C'était pour King la première expérience transcendante de sa vie. Le moment manquait de la grandeur d'une vision ou d'une voix qui lui parlerait, comme Vernon Johns l'a décrit, mais ces quelques différences pourraient être attribuées à une liberté rhétorique. Pour King, ce moment réveilla et confirma sa croyance que l'essence de la religion n'est pas un fastueux concept métaphysique mais quelque chose de personnel, qui prend sa source dans l'expérience – une nouvelle

perspective qui se dévoile mystérieusement, au-delà des situations difficiles rencontrées par les hommes dans leurs moments les plus fragiles et les plus nobles.

Faire l'expérience de sa propre vulnérabilité est ce qui a permis à King de faire confiance à la puissance de Dieu. De même, c'est grâce à l'expérience de sa propre vulnérabilité, que King réalisa avec une clarté d'esprit inédite, les besoins mais aussi le potentiel de ses frères et sœurs noirs. Il comprit que pour réaliser son rêve, la libération de ses frères et sœurs, il allait avoir besoin non seulement de Dieu mais aussi de nombreux autres 'acteurs'.

Une fois que King reconnut et assumait sa propre vulnérabilité, il put aussi joindre cette expérience spirituelle à l'action, et il trouva le courage de confronter ce monde injuste grâce à sa foi chrétienne. L'histoire de Martin Luther King nous montre comment la vulnérabilité personnelle et sociale peut se transformer en prière, en un face à face avec Dieu. Sa rencontre avec le Divin commença par cette expérience. Le résultat de cette rencontre fut pour King une force renouvelée de s'engager dans de nouveaux combats politiques. A ce point de sa vie, Martin Luther King Junior n'avait plus que douze ans à vivre et pour changer le monde.

Ce rêve de King nous permet de relier l'expérience de la vulnérabilité et l'intervention de Dieu, ce qui le guida dans son travail en faveur de la liberté. Walter Brueggemann l'exprima ainsi : 'Le rêve de King, comme tout rêve, n'est pas simplement l'expression d'un souhait ou une projection dans l'avenir mais l'intervention de Dieu dans un monde établi'. Pour King, cette intervention allait signifier action et prise de risques. King utilisa son expérience fondamentale de la vulnérabilité dans sa réponse à la crise des droits civiques de la communauté noire en Amérique. Elle créa une nouvelle compréhension des besoins des plus vulnérables dans sa propre communauté.

Dès que King comprit sa vulnérabilité comme une fracture nécessaire à l'intervention divine de Dieu, il sut se rendre disponible pour mener ses combats politiques. Malgré sa déchirure entre sa propre fragilité et de plus hautes aspirations, King se transforma en l'instrument de la libération de la société américaine concernant les droits civiques des noirs.

Traduction de Vincent LECLERCQ, *Blessed are the Vulnerable. Reaching out to those with Aids*, New London, Twenty-Third Publications, 2010, p. 60-61.

« Prendre le risque de suivre le Christ dans la fragilité de nos vies »

INTRODUCTION : Situer d'où l'on parle : petite présentation personnelle

Je suis religieux Assomptionniste, prêtre et enseignant la théologie à l'Institut catholique de Paris. Mais aussi médecin, et ancien consultant à la mission-France de *Médecins du Monde* à Paris de 2000 à 2004. Là, j'ai découvert pour la première fois le monde des « sans papier », des « sans domicile fixe », des « sans famille », des « sans emploi », et parfois même des « sans santé », atterrissant à Paris et venant des quatre coins du monde plus par obligation que par choix.

L'association de *Médecins du Monde* est en charge de remettre chacun dans ses droits, et de le faire autrement qu'en posant la question « Avez-vous des papiers en règle ? », mais plutôt en posant une question tout aussi essentielle : « Et vous comment allez-vous ? Comment traversez-vous tout cela ? ».

MDM est le premier maillon de l'accueil médical en France, soucieux d'une approche globale et pluridisciplinaire de la santé. MDM a choisi de soigner toutes les maladies et même l'injustice.

Puis, il y a eu pour une thèse à Boston aux USA sur le Sida, cette pandémie qui est le miroir de nos exclusions. Il s'agissait de penser une théologie et une éthique de SIDA qui fasse vivre et espérer ceux qui sont infectés et affectés par le Sida, de rechercher un langage commun et une stratégie commune, capables de rejoindre les plus vulnérables, développer leurs droits et leur participation face à ce terrible fléau, face à cette épidémie dont ils ne sont pas le « problème » mais bien la « solution ».

Enfin, j'accompagne régulièrement la réflexion de mouvements comme « Aux Captifs, la libération » et j'ai eu la chance de participer avec eux à plusieurs pèlerinages à Lourdes et de participer à leur réflexion sur leur engagement au service des gens de la rue. Je suis aussi le parcours des groupes bibliques de l'association *Pierre d'Angle* liée à « ATD Quart Monde », qui fait l'expérience de donner la parole aux personnes touchées par la grande précarité sur leur propre lecture de la Parole de Dieu, les fraternités des Petites Sœurs de l'Assomption dont certaines vivent en cité à GRIGNY, et témoignent de l'engagement séculaire des PSA auprès des milieux populaires, j'ai la session de théologie pratique de « Réseau Saint Laurent » à NEVERS liée au *Secours catholique* et entrant dans la dynamique de DIACONIA 2013. Enfin, je suis membre du séminaire de recherche sur la « diaconie de l'Eglise » à l'Institut catholique de Paris [ICP].

AUTONOMIE et VULNERABILITÉ : les deux côtés de notre dignité humaine

Nous sommes à la fois **autonomes**, extraordinairement créatifs dans la manière d'inventer notre existence, dans la manière de concevoir nos vies et celles de nos paroisses, de nous investir dans nos mouvements et nos services d'Eglise... mais ô combien **fragiles et vulnérables** dans leur mise en œuvre. Le théologien moraliste Philippe Bordeyne résume bien l'impact du concept de vulnérabilité. Il décrit l'un des paradoxes d'aujourd'hui : « Le sujet humain acquiert un statut paradoxal : son rôle est central, mais son autonomie n'est que relative. »¹

Il y a la fragilité de nos effectifs, celle de nos moyens mais aussi de nos santés, la fragilité de nos histoires ou celle de nos proches et collaborateurs directs, de nos propres familles et communautés chrétiennes. Et nous sommes soumis aux aléas de toute existence humaine : une mutation, un déménagement, des difficultés de santé, un chômage, un divorce, un deuil... Dans cette fragilité, **nous dépendons sans cesse les uns des autres**. Un seul manque à l'appel et tout semble remis en cause.

Dépendants, nous le sommes au tout début de notre vie et nous le re-devenons souvent à la fin de notre existence. C'est la fragilité du jeune enfant entièrement dépendant des soins de ses parents ou celle de

¹ Philippe Bordeyne, « La référence à la vulnérabilité en éthique de la santé : défis et chances pour la foi chrétienne. » *Revue d'Éthique et de Théologie Morale* 239 (juin 2006), 49.

nos aînés qui avancent vers le grand âge. Mais entre ces deux âges extrêmes de la vie, autour de nous et souvent parmi nous, il y a des gens qui doivent affronter le handicap ou assumer la maladie durant leur vie entière. Notre interdépendance fait ainsi partie de notre condition de vie et d'épanouissement.

Autonomie et vulnérabilité sont les deux faces de notre existence humaine : elles sont les deux faces d'une seule et même dignité. Vulnérabilité et autonomie sont des notions complémentaires et non pas contradictoires.

Visitant des malades, des personnes en grande dépendance, ou vivant des situations de grande précarité, expérimentant de l'intérieur la fragilité de nos équipes, nos expériences ou nos rencontres nous renvoient toujours « en miroir » à nos propres peurs. Et au fond de nous-mêmes, nous savons bien que nous partageons cette fragilité. Ne pensons pas que la vulnérabilité d'autrui ne vienne pas du même coup réveiller nos propres blessures, notre propre fragilité et nos propres angoisses face aux incertitudes de la vie.

Ceci exige un travail sur soi, une vie examinée dans l'ombre et la lumière de notre propre fragilité : « En s'accoutumant à la précarité que l'on découvre en soi, on risquera moins de fuir la rencontre avec les personnes les plus vulnérables. »² Notre Eglise de pauvres est donc tout sauf une « pauvre église ». Elle nous donne au contraire de prendre des risques avec et en faveur de ceux qui risquent leur vie au quotidien, et de bien des manières dans leurs difficultés professionnelles, sociales, familiales, ou de santé.

Notre fragilité peut alors devenir pour nous une manière d'être plus accueillants à la fragilité de l'autre, une manière de nous comprendre dans la rencontre de l'autre. C'est tout le sens du témoignage de Noël qui relie si bien vulnérabilité et hospitalité. Notamment quand il écrit : « Avant cela, je ne connaissais pas le handicap. J'avais un autre regard sur les personnes handicapées. Seule la personne handicapée sait dire autour d'elle, en particulier à son entourage, ce qu'elle vit en tant que personne. »

ACCEPTER NOS FRAGILITES ET PRENDRE ENSEMBLE LE RISQUE DE L'INTERDEPENDANCE

Notre autonomie, notre savoir-faire, nos performances doivent pouvoir aussi être nourris par notre propre vulnérabilité. Sa prise en compte souligne notre interdépendance et notre devoir de solidarité à l'égard des plus faibles.

Que nous soyons chrétiens ou non, nous sommes au service de l'homme. Et si nous perdions cette solidarité à l'égard des plus faibles, nous cesserions tout simplement d'être humains. Les chrétiens ne peuvent l'être ou le rester sans chercher à mener une vie qui soit la plus humaine, la plus « humanisante » possible. S'engager auprès des plus vulnérables, c'est prendre avec eux le risque de la vulnérabilité, le risque de vivre pleinement notre humanité.

Au seuil de votre engagement, il y a souvent eu un événement qui deviendra le moteur de votre choix :

« Nous sommes saisis aux entrailles par ce qui arrive à quelqu'un, touchés par un récit, un visage, un appel. Ou encore, nous sommes indignés, révoltés, face à des situations que nous jugeons inacceptables, sentant qu'ici se joue quelque chose de crucial et qu'il en va de la dignité de notre humanité. »³

Cet appel de l'autre exige une certaine proximité. L'appel suppose d'avoir été touché dans sa chair. La leçon du bon samaritain dans l'Evangile est stupéfiante : il convient d'abord de se reconnaître suffisamment proche de l'autre pour être en com-passion avec lui. La compassion ne signifie pas prendre la

² Bordeyne, « La référence à la vulnérabilité »: 57

³ Etienne GRIEU, *La vocation diaconale de l'Eglise*. Documents Episcopat 1/2006, p. 5

place de l'autre mais « être avec l'autre » dans son épreuve, et devenir comme le Bon Samaritain de Luc 10, un véritable « compagnon de route ».

« [...] Il n'est plus possible au bon samaritain qui sommeille en chacun de nous se tenir à l'extérieur du récit ; il fait désormais partie de l'histoire, en devenant ainsi le premier *bénéficiaire* du salut. Il se découvre « en jeu », il devient l'enjeu de l'amour de Dieu, *le destinataire de l'amour des hommes commandé par l'amour même de Dieu*. Plus encore le samaritain, en se faisant le prochain de l'homme blessé, se reconnaît comme solidaire de ses blessures, et comme lui-même blessé. Il n'est plus le spectateur indemne de la souffrance d'autrui. Il devient **le compagnon de route d'un semblable.** »⁴

DEUX IMAGES pour parler de la VULNERABILITE : LA BLESSURE et la BRÈCHE

En latin, *vulnus* – qui a donné en français le terme de vulnérabilité - signifie à la fois la **blessure** mais aussi la **brèche**.

La blessure vient percer ou piquer notre illusion personnelle de toute puissance. Elle est l'expression de notre finitude, de nos limites. A travers l'épreuve de la maladie, nous comprenons dans notre corps que nous ne sommes pas « tout puissants ». Le corps se dérobe, il n'obéit plus au doigt et à l'œil. Nous nous découvrons soudain différents, et comme dépossédés de ce qui faisait notre vie d'avant

La blessure est ce qui nous atteint personnellement. C'est le témoignage de **Patrick** : « le coup d'arrêt est donné : douleurs atroces, mes mains ne répondent plus. Verdict : une maladie nerveuse auto-immune. »

Cela signifie que la personne malade est en fait la seule à vivre son mal dans un monde qui continue lui à bien se porter. Qu'un chômeur, même entouré et soutenu, est le seul à vivre cette épreuve dans une société qui elle, continue à fonctionner, l'entreprise à travailler mais cette fois sans lui, ou sans elle. La personne est alors la seule à devoir vivre cette nouvelle étape de sa vie, à essayer de l'assumer, le moins mal possible, et - dans le meilleur des cas - à lui trouver finalement un sens. L'épreuve introduit une rupture. Une rupture dans le temps avec un « avant » et un « après », une « profonde remise en question » disait Patrick et même pour certains parfois « le terminus des espérances terrestres ».

La blessure signifie aussi que je suis atteint dans mon intégrité : l'intégrité de mon corps bien-sûr en cas de maladie, d'accident ou de handicap, mais aussi dans ma propre identité lors d'autres épreuves et « coups durs » de la vie. La blessure vient me frapper dans ma propre humanité **Catherine** en a témoigné devant nous et pour nous : « Ce que je ressentais : usée, il y a une perte de sens, de goût, le sentiment d'être vidée, de manquer de forces. D'être inutile. Entourée de ma famille et de mes amies, je me sentais seule malgré tout à vivre cette situation qui me donnait une mauvaise image de moi [...] ».

Et puis, il y a la brèche...

La brèche elle, est collective. L'idée ici est que la maladie ou l'épreuve transforme nos comportements et nous transforme collectivement. Elle est notre réponse, notre propre réaction comme communauté, elle représente un « acte de solidarité » contre la blessure.

Par exemple, la blessure de la maladie fait naître une communauté de « soignants » au sens le plus large du terme. La brèche appelle une communauté de « ceux qui décident de prendre soin de » et qui s'engagent eux-mêmes en répondant à cette souffrance de la maladie, de la malchance, de la fatalité... dans toutes ces composantes : à la fois physique, matérielle, psychique, sociale et bien-sûr spirituel. Aucune de ses souffrances n'étant exclusive l'un de l'autre, tant leur degré de compénétration est clair.

⁴ Denis Müller, « *Mais tous étaient frappés* » : *Sida, éthique et foi chrétienne*, Labor et Fides, (1996) : 76.

C'est alors que naissent et se transforment nos institutions, que naissent de nouvelles idées, que sont inventés de nouvelles pratiques, de nouvelles manières d'être et d'accompagner les plus vulnérables. Le cri du plus vulnérable, du plus petit est alors entendu à hauteur d'homme par des hommes et des femmes qui sont prêts à prendre des risques pour celui qui risque sa vie, son identité, son humanité dans l'épreuve. Pour répondre à son besoin, on se mobilise. Et c'est une communauté de service, une « communauté de soignants » qui jaillit.

Comme bénévoles d'une association de réinsertion, d'éducation, comme visiteurs de malades, travailleur social, éducateur, soignants, ou même animateur au sein de l'équipe pastorale d'animation, que vous soyez professionnels ou bénévoles, ... vous êtes certainement **autant** le produit de la blessure que de la brèche. Il est remarquable que vous vous soyez rendus disponibles aux autres car vous-mêmes, vous êtes devenus un jour personnellement « vulnérables » au besoin réel de l'autre et parfois à sa souffrance.

La compassion est le devoir du chrétien. Elle est surtout la marque spécifique de l'amour-charité de Dieu (l'*agapè* : c'est-à-dire cette manière unique que Dieu a de nous aimer et de nous donner de l'aimer et d'aimer nos semblables en retour. Une spécificité vécue à la suite du Christ qui lui-même s'est laissé touché par les plus fragiles de son temps.

Vous vous êtes laissé atteindre, toucher, et progressivement transformer par la souffrance de l'autre, assez fortement en tous les cas pour vous engager personnellement et surtout collectivement. Ceci a transformé vos vies et emplois du temps, transformé les pratiques et l'accompagnement des plus fragiles. Pour que la blessure devienne une brèche, qu'elle laisse passer l'espérance et la vie, et pour nous chrétiens, la lumière du Christ ressuscité, ressuscitant !

C'est tout le sens de l'expérience de Patrick : « Hospitalisé à Etampes pour examens, j'y séjournai trois semaines. J'ai parfois roulé en camion sans visibilité, par brouillards épais. Là, débarqué et atteint ma vie et sans visibilité [...] » et surtout un peu plus loin :

« Démunis, hors circuit, neutralisés, inquiets, les malades sentent naître entre eux une fraternité. C'est à ce moment que je suis devenu « visiteur amateur » en liant conversation avec mes différents voisins de chambre [...] Plus tard, après ce séjour, venant pour des perfusions d'immuno-globulines, je partageais en hôpital de jour le vécu de cancéreux venus pour des chimio. Là aussi, je liais contact, et, à partir d'un échange avec une personne, les autres langues se déliaient, et c'était un déballage de vécus, un forum d'échanges d'où la bonne humeur, voire le rire n'étaient pas exclus.»

Accepter d'être vulnérable devant l'autre, c'est aussi rendre l'hospitalité possible. Etre reçu par l'autre, être accueilli par lui au plus profond de ce que nous vit jusque dans notre fragilité, échanger de manière authentique... exige bien souvent de se reconnaître soi-même pauvre et vulnérable.

A travers ses deux images, il nous fait prendre toute la mesure de la réalité suivante : la blessure est personnelle, mais la brèche est collective. Autant la blessure est personnelle, aigue, portant atteinte à mon intégrité de manière parfois irrémédiable... faisant son travail de souffrance et de mort, et son œuvre de déshumanisation. Mais la brèche, elle, fait naître une communauté. La blessure nous rend vulnérable à la souffrance de l'autre, elle creuse une brèche, par laquelle collectivement, des hommes et des femmes s'engagent ensemble pour que la blessure personnelle ne s'envenime pas en stigmatisation collective. Mais pour qu'elle nous ouvre au contraire à d'autres possibles, à d'autres réponses, qu'elles nous rendent vulnérables au récit que l'autre nous fait entendre. C'est l'expérience de Catherine :

« Sortir de cette usure, c'était penser qu'il y a toujours possibilité de concevoir des améliorations et se dire : *moi, que puis-je faire de mon côté ?* C'est essayer de considérer une autre façon de s'accueillir et s'interroger sur ce que l'on fait, échanger autour de cela avec les autres [...] C'est ce que m'enseignait ma prière. Et j'ai commencé à faire du bénévolat : du théâtre, des contes, écrire dans des revues littéraires... Je n'étais plus demandeur d'emploi. J'agissais, je faisais quelque chose qui venait de moi et cette façon d'accueillir me permettait d'accueillir celle des autres[...] Ainsi,

dans les multiples fonctions bénévoles que j'exerçais j'étais considérée comme quelqu'un et non pas comme le problème que je pouvais ou que j'imaginai représenter aux yeux de la société. Etre regardée ainsi c'est être accueilli comme l'on est et non pas pour autre chose. Et cela donne beaucoup de joie de part et d'autre. [...] Et je me suis sentie accompagnée par l'amour du Christ.

Autant la blessure est personnelle, elle fait son travail insidieux de déshumanisation. Mais la brèche est collective, elle fait naître une communauté de « soignants » dans toutes les formes du terme, appelé à combattre les maux les plus choquants de notre temps

PIERRE : L'APPEL DU LAVEMENT DES PIEDS

Par l'épisode du lavement des pieds, nous voyons combien le service de l'autre est au cœur de ce que nous propose Jésus dans l'Évangile. Au centre de ce que le Christ nous appelle à vivre avec Lui : une vie donnée gratuitement et par amour, une vie confiée les uns aux autres, une vie transformée par cette présence de Dieu à nos côtés.

Pourtant, ce passage nous reste difficile à comprendre. Parce qu'il relate le combat intérieur de Pierre mais aussi l'épreuve de toute vie. Le premier mouvement de Pierre est de refuser que Jésus puisse lui laver les pieds (Jn 13, 8). Sa première appréhension est peut-être celle de mettre à nu une partie de son anatomie fatiguée par la marche du jour. Et pour ces hommes qui se déplaçaient à pieds et en sandales, une anatomie salie par la poussière des routes et souvent blessée par les cailloux du chemin.

Pierre a aussi en horreur ce geste qui place Jésus au rang de l'esclave, chargé de laver les pieds de ceux qui passent à table. Contrairement à l'idée reçue, ce geste faisait bien partie des pratiques quotidiennes au temps de Jésus.⁵ Par exemple, les enfants lavaient fréquemment les pieds de leurs parents et les épouses se penchaient régulièrement sur ceux de leur mari. Marie-Madeleine n'avait d'ailleurs pas hésité à verser un parfum précieux sur les pieds de Jésus, son Seigneur et maître (Lc 7, 38). Oui, mais Pierre refuse que ce service soit justement confié à Jésus de peur sans doute qu'une telle tâche puisse lui revenir à son tour. Sa protestation ne porte pas seulement sur la menace que ce geste pourrait porter à l'identité divine de Jésus. Elle indique aussi et surtout sa propre résistance intérieure à comprendre qui il est, lui en tant que disciple du Christ. La réaction « scandalisée » de Pierre porte davantage sur sa propre identité de disciple du Christ, choisissant et re-choisissant de suivre Jésus dans le don de lui-même.

En d'autres termes, le refus de Pierre ne porte pas sur ce que Jésus est en train de faire mais plutôt ce qu'il est train d'annoncer. Pierre refuse le geste qui risque fort de le configurer au Christ comme disciple. En refusant à Jésus le droit de prendre le rang du serviteur et de porter le tablier du service, Pierre refuse encore de le suivre dans le mystère d'une vie donnée, et d'une vie donnée jusqu'au bout à l'ombre de la Croix.

Ici, l'instruction de Jésus n'est pas seulement d'ordre éthique, elle est surtout de l'ordre du salut. Par son geste, Jésus n'instruit pas seulement ou même d'abord ses disciples de ce qu'il faut faire. Mais il leur dévoile tout le sens de ce qu'il va faire pour le salut du monde. Le lavement des pieds de ses disciples préfigure une vie entièrement donnée à ses amis sur la Croix. Le défi est alors pour nous de comprendre le lien existant entre l'œuvre de Dieu agissant à travers le geste de Jésus, geste qui fait naître la communauté de ses disciples, et la vie même de cette communauté où l'amour mutuel devient devenir l'expression la plus achevée de la fidélité au Christ.

L'auteur du quatrième Évangile a l'habitude de relater une série d'incidents qui illustrent parfaitement le rejet tenace des hommes à la manifestation de Dieu en Jésus de Nazareth. Cette résistance

⁵ Marianne MEYE THOMPSON, « His Own Received Him not » [Jn 13] in Ellen F. DAVIS, and Richard B. HAYS. *The Art of Reading Scripture* (Grand Rapids: Eerdmans Publishing Company. 2003): 259

souligne leur besoin de recevoir la grâce et la puissance de Dieu, de recevoir son Esprit de Vie pour les engendrer à la foi et ainsi re-naître d'en haut.⁶

Jésus passe de la vie à la mort pour que nous ayons la vie, que nous puissions passer de toutes nos petites morts, de tout ce qui nous cloue au sol à sa Vie à lui. Le chemin qu'il nous propose est celui du service de la vie, d'une vie fragile, dont la fragilité est assumée avec lui pour faire triompher le salut. Tel est aussi le sens des eucharisties que nous célébrons dans nos paroisses. Le théologien Xavier Thévenot écrivait :

“En faisant simultanément mémoire et de l'élévation du Messie sur la croix et de son élévation dans la gloire, [la célébration eucharistique] est le rappel incessant que Dieu ne protège pas l'homme *de* sa vulnérabilité, mais le sauve *dans* sa vulnérabilité. Ce rappel devient particulièrement puissant quand l'eucharistie est reçue en viatique: alors que le sujet croyant perçoit qu'il ne peut plus guérir, le sacrement du passage de la mort vers la vie vient lui signifier que le salut du Christ va se réaliser pour lui en plénitude. »⁷

Le lavement des pieds devient ici la manifestation d'une vie pleinement donnée « jusqu'au bout » dans la vie comme dans la mort, comme étant la manifestation suprême de l'amour de Dieu pour le monde. L'heure est venue et elle est celle du salut du monde où Dieu prend soin de sa créature et où le pain de vie donnée pour que le monde ait la vie et la vie en abondance devient Jésus lui-même. Telle est la gloire de Dieu à l'heure de la crucifixion et de sa résurrection, tel est le jugement du monde (Jn 12, 31-33)

Conclusion

L'Évangile est une histoire de libération et libération de nos histoires blessées, de nos mémoires blessées. Celui qui n'a pas été soulagé dans cette mémoire, celui qui n'a pas fait cette expérience d'une libération dans son existence, n'a pas encore vraiment expérimenté le don de Dieu.

Dieu guérit au sens où il nous met en marche vers un avenir où l'espérance peut renaître. On peut trouver normal d'être guéri par son médecin. Après tout, on le paye.... Mais qui va nous libérer aujourd'hui de nos lourdeurs ? Finalement, Dieu ne nous guérit pas *de* nos blessures, *de* nos usures. Dieu préfère nous guérir *dans* nos blessures et nos fragilités. Il nous en libère. Heureux sommes-nous si nos mémoires sont blessées, nous saurons ce que signifie le salut de Dieu : une véritable libération. La mémoire vive de notre foi chrétienne est une mémoire de cette libération. Cette libération ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu blessure bien au contraire. Mais plutôt qu'il y a un chemin d'espérance comme pour Catherine, Patrick et Noël

⁶ Marianne MEYE THOMPSON, « His Own Received Him not » [Jn 13] in Ellen F. DAVIS, and Richard B. HAYS. *The Art of Reading Scripture* (Grand Rapids: Eerdmans Publishing Company. 2003): 261

⁷ Xavier Thévenot « Guérison, salut et vulnérabilité » *La Maison-Dieu*, 217, 1999/1, 34-35.

« Pastorale de la foi et engagement social : Vulnérabilité et solidarité des chrétiens à l'échelle d'un diocèse »

Mon intervention de cet après-midi matin souhaiterait préciser la **diaconie** de vos engagements, c'est-à-dire réfléchir votre engagement personnel et institutionnel, à la fois dans les *Equipes Animatrices* et par le *Vicariat Solidarité* dans le service spécifique des plus petits, au double bénéfice de la société et de l'Eglise.

L'approche professionnelle et sociologique des populations les plus vulnérables souligne volontiers les déterminismes sociaux. Une approche chrétienne, à travers ce terme de diaconie est en mesure de remettre **la personne au cœur** de nos analyses et de nos engagements. La question première n'étant pas « A quoi je sers dans cette association ou à quoi sert l'association ? » mais plutôt « Qui je sers dans cet engagement associatif ? »

Enfin comme théologien, je ne serai pas dans le dogme mais plutôt du côté de la proposition. J'essaierai de vous proposer quelques clefs pour relire votre engagement.

Ces clefs sont les miennes. Mais j'espère qu'elles peuvent aussi devenir dans une certaine mesure les vôtres. Nous tenterons ensemble de mieux comprendre et accueillir la dimension spirituelle de votre engagement, ce qu'il donne à l'Eglise universelle, à notre société dans son ensemble à travers le service de l'homme qui est le votre, et tout particulièrement ce service de l'homme blessé. Mais aussi ce que la pastorale de la foi et la mission de l'Evangile et l'appartenance à l'ensemble de la communauté ecclésiale éclaire de ce service des plus petits. L'idée est que nous avons besoin les uns des autres pour être l'Eglise qui est en Essonne.

Je commencerai par rappeler le sens de la prédication de Jésus concernant le Royaume de Dieu (parfois appelé le *Royaume des cieux*), qui lui-même est au centre de la prédication de Jésus. En plaçant les plus vulnérables au cœur de sa prédication du Royaume, Jésus manifeste qu'il *croit* en eux, qu'il les *aime* d'un amour plus fort que le mal et qu'il *espère* en eux et à travers eux.

Ensuite j'utiliserai la notion de diaconie pour rapprocher la pastorale de la foi et l'engagement social pour faire vivre ensemble la vulnérabilité aux besoins réels des plus faibles et la communion des chrétiens à l'échelle du diocèse. En effet, la diaconie appartient à la mission universelle de l'Eglise. Comme telle, la diaconie dans un diocèse est liée au témoignage de la foi, à la communion, certains ajoutent aussi à la liturgie, c'est-à-dire à la manière de célébrer et de chanter notre Dieu.

LA FOI, AMOUR, ESPERANCE DE JESUS DANS LES PLUS VULNERABLES

En plaçant les plus vulnérables au cœur de sa prédication du Royaume, Jésus manifeste qu'il *croit* en eux, qu'il les *aime* d'un amour plus fort que le mal et qu'il *espère* en eux et à travers eux.

I. La foi de Jésus dans le destin des plus fragiles

Jésus reconnaît volontiers la finitude de l'homme et la modestie des moyens dont celui-ci dispose dans sa lutte. Quand il parle du Royaume, il le compare volontiers à une petite graine, ou à une poignée de levain dans la pâte (Luc 13:18-21). Mais dans le même temps, il appelle ses contemporains à considérer ces petites choses comme un trésor ou une perle fine. Mt 13, 31-33 indique que le Royaume est présent dès maintenant même de manière infime (quelques graines semées dans la bonne terre au milieu de l'ivraie, un peu de levain dans la pâte). Mais Jésus exige aussi l'engagement total de la part de ceux qui reçoivent ces petites choses comme un trésor ou une perle (Mt 13, 44-46).

Annonçant l'Évangile aux exclus, il les invite ainsi à un engagement total, en dépit de leur fragilité. Cet appel à la responsabilité au cœur de la fragilité transforme leur vie et leur ouvre littéralement les portes

du Royaume⁸ : « Les pécheurs et les prostituées, les pauvres, ceux qui sont socialement marginalisés comme les lépreux ou les collecteurs d'impôts sont les premiers à entrer dans le Royaume. »⁹ **Jésus croit dans le destin des plus vulnérables.**

II L'amour de Jésus triomphe du mal et change le sort des plus petits

Jésus affronte le mal sous toutes ses formes avec la force de l'amour. Et c'est ainsi qu'il inaugure ainsi le Royaume sur terre. Dans Luc 11,20 (Mt 12, 28), l'actualité du Royaume se réalise clairement dans la victoire sur le mal. *Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, alors le Règne de Dieu vient de vous atteindre.*¹⁰ Un bibliste américain commente ainsi : « les exorcismes et guérisons de Jésus sont les aspects présents du royaume, et ils re-présentent une victoire sur les forces du mal. »¹¹

Le pouvoir de Jésus consiste ainsi à répondre aux besoins réels des plus petits. Jésus nourrit l'affamé, libère le prisonnier, restaure la vue des aveugles, fait marcher les boiteux, guérit les malades et il prend soin des affligés. Cet amour pour les plus faibles élargit sans cesse les frontières du Royaume. Dans un monde encore défiguré et divisé par le mal, l'hospitalité du Royaume dévoile déjà tout le caractère inclusif de l'amour divin. En d'autres termes, **la puissance de son amour n'oublie personne.**

III L'actualité du Royaume : l'espérance de Jésus avec et pour les plus fragiles

En choisissant enfin d'entrer dans la fragilité de l'histoire humaine, Jésus a reçu naturellement la promesse du Royaume de la Tradition d'Israël. C'est à partir de cette tradition qu'il apprend à mettre le Royaume au futur.

« L'identité juive de Jésus constitue un élément important dans son annonce du règne de Dieu. Les prophètes et les psaumes réfèrent à Dieu comme à un roi et parlent de son autorité comme d'une autorité royale. Parfois la domination de Dieu fut associée au royaume d'Israël et à la monarchie davidique (1 Ch 28,5) mais il avait également un sens plus large dans lequel toute l'histoire d'Israël se trouverait un jour récapitulée [...] »¹²

Pourtant, dès le début de son ministère, Jésus déclare: *Le temps (kairos) est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile* (Mc: 1, 15).¹³ Jésus partage ainsi avec ses contemporains un espoir encore en attente de réalisation.¹⁴ Mais avec lui, et c'est complètement nouveau, ce

⁸ « Dans le langage actuel de la théorie linguistique, on dirait que l'Évangile ne relève pas seulement du discours informatif, mais du discours performatif, qu'il n'est pas seulement communication, mais action, force efficace qui entre dans le monde en le sauvant et le transformant. » Joseph Ratzinger, Benoît XVI. *Jésus de Nazareth* (Paris: Flammarion, 2007), 68.

⁹ Enda McDonagh, "Theology in a Time of AIDS," *Irish Theological Quarterly*, 60/2 (1994): 84-85.

¹⁰ Lc 11. 20. La traduction est celle de la TOB. Paris : Le Cerf, 1996.

¹¹ Harrington, "Kingdom of God," *ibid.*, 510.

Lisa Sowle Cahill, "The Bible and Christian Moral Practices," in *Christians Ethics: Problems and Prospects*, ed. L. S. Cahill and J. F. Childress (New York: Continuum 1996), 7

¹³ La traduction française est celle de la TOB. Viviano développe ainsi : « Le temps [kairos] est accompli » suggère qu'on est parvenu à un tournant décisif dans le déroulement de l'histoire du salut, à un moment particulier du temps qui inaugure un éon nouveau. Il y a derrière cette conviction l'idée de l'apocalyptique juive selon laquelle l'histoire n'est pas seulement la répétition sans fin des mêmes cycles, mais que sous la direction de Dieu elle progresse vers un but. » Viviano. *Le Royaume de Dieu dans l'histoire*, *Ibid.*, 19.

¹⁴ «Le fait que Jésus ait partagé les espérances de ces contemporains juifs concernant la venue du royaume est indiqué par la prière du Seigneur: "Que Ton Règne vienne. Que ta volonté soit faite sur terre comme au ciel" (Mt 6:10). Son message peut être entièrement résumé par ce verset de Mc 1:15 *Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile.*" Harrington, "Kingdom of God," 510.

futur du Royaume mobilise déjà des énergies pour le temps présent. Benedict Viviano écrit : « Si le royaume désigne bien ici le règne à venir, il y a aussi, à tout le moins dans l'Évangile, un grand souci de ce que la prédication du royaume renferme un appel à l'auditeur de prendre *dès à présent* une décision de foi. »¹⁵

L'espérance du Royaume constitue une source de discernement mais aussi de détermination pour notre agir ici et maintenant.¹⁶ Le royaume est comme « une fenêtre ouverte à partir du futur ». ¹⁷ Son horizon éclaire l'actualité de l'intervention divine. **Dieu n'est pas inactif au cœur de la fragilité du monde.** Il est engagé avec nous et pour nous dans cette nuit où les blessés de la vie se trouvent encore plongés.

Qu'est-ce que la DIACONIE : pour articuler ensemble Pastorale de la foi et engagement social

Pour le jésuite Etienne GRIEU, la diaconie est le service de la charité qui sert à restaurer les liens. Elle est une mise en œuvre de la théologie de l'Alliance, cette alliance scellée - par Dieu - entre Dieu et l'homme, mais aussi entre l'homme et l'homme, entre les « inclus » et les « exclus », ou encore les « invisibles » de nos sociétés. Dans cette restauration « d'un lien si fort », nous sommes unis à la fois verticalement à Dieu et horizontalement à nos compagnons d'humanité. Nous trouvons là un *service de la charité*, un amour qui nous vient gratuitement de Dieu à vivre et à faire vivre en nous, entre nous et autour de nous.

Patrick GIROS, le fondateur de l'association *Aux captifs, la libération* est un prêtre qui arrive fatigué lorsqu'il arrive à la paroisse Sainte Jeanne de Chantal à Paris au tout début des années 1980's. Et il fait deux constats du parcours qui vient d'être le sien, comme « pionnier » au service des gens de la rue (SDF et prostitué(e)s) : le travail social est à réinventer, et il doit intégrer le besoin spirituel.

Ce qui est donc défini dès l'origine dans le mouvement *des Captifs* est une solidarité non déliée de la charité. Et de considérer un engagement social qui ne soit pas étranger au « théologal », c'est-à-dire non délié de l'expérience même de Dieu en nous. Peut-être pouvons-nous cet après midi nous nourrir de cette intuition spirituelle originale : répondre aux besoins de solidarité en comptant sur Dieu et le travail de l'Esprit Saint à travers les plus vulnérables que nous servons, en comptant sur nos paroisses qui se rassemblent pour prier et célébrer les sacrements.

Au début des années 1980's, le Père GIROS avaient rencontré beaucoup de jeunes qui se retrouvaient dans la rue mais qui cherchaient aussi un sens à leur vie, et ni la société, ni l'Église ne semblait pouvoir répondre de ce besoin, de ce cri... Pour Patrick GIROS, les rues de Paris **orient** ce besoin de relire et de relier (au double sens de *relegere*) les réalités de leur vie et une approche spirituelle qui pourrait en donner un sens. Il a rêvé alors d'une Église-institution suffisamment étendue et profonde pour les rejoindre dans leur quête de communion, de fraternité, et de foi.

¹⁵ Benedict T. Viviano. *Le Royaume de Dieu dans l'histoire*, 40.

¹⁶ Sur ce point, nous reprenons la position de Lisa Cahill: « A la différence de certains usages dans la recherche actuelle concernant le Jésus de l'histoire [...] je considère que l'attente de Jésus d'un règne divin transcendant est à prendre en compte pour la signification morale de son enseignement et de sa vie, en effet celle-ci constitue une fondation importante pour l'éthique théologique ». Cahill, "The Bible and Christian Moral Practices," 3.

¹⁷ John R Donahue, "The Bible and Catholic Social Teaching: Will This Engagement Lead to Marriage?" in *Modern Catholic Social Teaching: Commentaries and Interpretations*, ed. K.R. Himes, L. S Cahill et al. (Washington D.C: Georgetown University Press, 2005), 25.

Mais il y a plusieurs défis à vivre ce double engagement : service de la foi et service de l'homme blessé :

- Un premier défi concerne la relation entre notre « engagement personnel » et notre « engagement institutionnel », notamment l'engagement au sein de la communauté ecclésiale (au sein du diocèse)

Bien souvent, nos paroisses, nos communautés sont comme des « ilot de stabilité », dans un océan de fragilités et de précarité. Si elles ne sont pas des refuges absolus, elles sont des lieux d'hospitalité et de stabilité dans un monde devenu « liquide ».

Nos communautés ont une carte à jouer ici. Et pourtant, il n'est pas toujours facile de vivre de front un engagement personnel au service des plus pauvres et un engagement dans la communauté chrétienne. On privilégie parfois l'un au détriment de l'autre. Certes, nous ne pouvons, nous ne devons pas être sur tous les fronts. Mais comment acceptons-nous notre interdépendance et de compter les uns pour les autres pour que les pauvres aient aussi leur place dans les paroisses ou même participent à la vie des communautés chrétiennes?

Notre interdépendance est réelle, notre solidarité est donc nécessaire. Je vous renvoie ici aux propos de ce matin.

- Un second défi concerne l'articulation entre l'Eglise *ad Gentes* et l'Eglise *ad Intra* (la mission aux marges de l'Eglise et sa pastorale dite « ordinaire).

Les associations caritatives se retrouvent en tension entre une Eglise *ad Gentes* et une Eglise *ad intra*. Elles sont au carrefour entre une Eglise « à faire naître » [dans ou à partir des lieux de fractures/ de ruptures où vous intervenez] et une « Eglise [plus classique] qui se rassemble » [dans l'église-bâtiment].

Une telle « distinction » est toujours évidemment source d'incompréhensions, parfois de distance et même de tensions, la tension de devoir faire vivre les deux dimensions de cette unique Eglise sans confusion mais sans séparation non plus. Mes propos fait directement écho au rapport de Mgr Robert COFFY, ancien archevêque d'Albi, dans *La mission essai de lecture théologique*¹⁸ quand il écrivait :

« Qu'est-ce qu'une Eglise à faire naître qui ne serait pas en référence à l'Eglise qui se rassemble, fait mémoire de Jésus Christ, écoute sa Parole, l'accueille dans les célébrations sacramentaires, tente de vivre dans la charité et le service de l'homme ? **Par ailleurs** qu'est-ce qu'une Eglise rassemblée qui ne percevrait pas les limites de son rassemblement et ne s'ouvrirait pas à la mission ? » [p. 41].

- Troisième défi : relier deux options complémentaires et fondamentales de notre identité chrétienne : le pôle « solidarité » et le pôle « vie de la foi ».

En effet, qu'est-ce qu'un mouvement *caritatif* ou *apostolique* qui ne serait pas aussi *spirituel* ? Qui verrait d'un côté des « militants » et de l'autre des « pratiquants » ? Ou plus précisément, que serait une Eglise qui verrait des militants et des pratiquants sans que les uns aient un besoin vital des autres pour continuer précisément à être ce qu'ils sont.

Que l'on soit proches ou moins proches de l'Eglise catholique, il est une chance d'être en lien avec des militants qui puissent aussi être des pratiquants. L'intuition originale du Père Patrick étant que le lieu d'une « solidarité active » auprès de personnes vivant dans la rue en grande précarité puisse aussi être le lieu d'une « expérience spirituelle » à vivre et à relire ensemble. Afin que les exclus ou les « marginaux » de nos

¹⁸ Assemblée plénière de l'épiscopat français de 1981, *L'Eglise que Dieu envoie : les perspectives missionnaires de l'Eglise en France – la pastorale de la famille – l'enseignement supérieur catholique – le diaconat permanent*. Paris, Le Centurion, 1982, p. 37-64

sociétés, les « sans santé », les « sans famille », les « sans papiers », les isolés, les « sans travail » ne soient pas en plus privés de Dieu.

Par suite, quelques défis semblent à relever pour tout mouvement chrétien

- Faire vivre le lien avec les églises locales.

La légitimité d'un mouvement chrétien ne réside pas seulement dans sa reconnaissance par l'évêque du lieu uni au pape. Cette relation a été fortement soulignée après le Concile Vatican II, mais elle n'est pas suffisante. La « catholicité » d'un mouvement chrétien consiste aussi et surtout à faire vivre une « communion de communion ». Cette communion est à mettre en œuvre de mouvement à mouvement, de communauté particulière à communauté particulière. Elle est de faire ce que par exemple nous sommes en train de faire aujourd'hui en nous rassemblant de tous les horizons, ici à la Clarté Dieu à ORSAY :

« Quel chemin chaque cellule d'Eglise a-t-elle à faire avec telle ou telle autre cellule d'Eglise (paroisse, communauté, mouvements) pour entrer dans cette voie de la communion synodale »¹⁹
[le mot « synodal » vient de *sun-odos* qui signifie étymologiquement, « faire ensemble un bout de chemin »]

Par l'exemple du réseau Saint Laurent, lancé récemment à partir de la diaconie du diocèse du Var et qui bénéficie aujourd'hui d'une résonance nationale, ou stimulées par le chemin proposé par les évêques de France en route vers *Diaconia* 2013, vos associations ont sans doute ici des pistes concrètes pour examiner leur communion et leur synodalité.

- Former les bénévoles des associations à rendre compte de leur foi

La mission dans l'Eglise en France tente aujourd'hui de répondre à diverses formes d'incroyance (non-croyance, non-pratique, mal-croyances, indifférence religieuse...). Pour autant, « si le contact de l'incroyance peut éveiller l'esprit missionnaire, il ne suffit pas. Il faut aussi un attachement à Jésus-Christ » [p. 45]

Comment aider les chrétiens actifs dans vos associations à cultiver et à partager cet attachement au Christ ? D'une manière générale, on confond trop souvent sécularisation et incroyance. Il convient de rappeler que la sécularisation souligne d'abord notre difficulté à parler de la foi dans la société d'aujourd'hui. Mais que savons-nous de la foi (ou de l'incroyance) de ceux avec lesquels nous vivons, travaillons, collaborons, les familles que nous aidons... ?

Il y a là un appel à former des bénévoles capables de rendre compte de leur engagement social **et** de leur foi, d'une manière qui nourrissent l'un et l'autre conjointement. Ceci est particulièrement important dans un contexte interconfessionnel ou d'interculturalité ou encore de dialogue interreligieux comme celui de votre diocèse.

L'Evangile peut être relu à la lumière de votre mission, votre mission est à éclairer à son tour par votre attachement au Christ, au bénéfice de tous, de ceux qui se déclarent chrétiens parmi vous mais aussi, je pense, de ceux qui ne se reconnaissent pas explicitement disciples de Jésus.

- Permettre à des bénévoles et des professionnels de tous horizons de vivre conjointement leur engagement

¹⁹ Assemblée plénière de l'épiscopat français de 1981, *L'Eglise que Dieu envoie : les perspectives missionnaires de l'Eglise en France – la pastorale de la famille – l'enseignement supérieur catholique – le diaconat permanent*. Paris, Le Centurion, 1982, p. 43

Vivre son engagement sous la mouvance de la foi exige un authentique travail intérieur. Ce travail demande de « faire la vérité » sur soi, sur la société, sur Dieu. « Ce qui conduit à démasquer progressivement les zones et les racines de l'incroyance dans notre propre vie et dans notre société »²⁰

Ceci nous porte chacun et ensemble, comme Eglise, partout où **Dieu est menacé dans l'homme** (prédication, catéchèse, évangélisation) mais aussi là où **l'homme comme image de Dieu** (solidarité et pole social)

Autrement dit, dans ce service de Dieu et de l'homme, comme image de Dieu, chacun a donc sa place : chrétiens **ou** non chrétiens, bénévoles ou professionnels du travail social. Il y a là un appel à développer les compétences professionnelles (assistants sociaux, éducateurs, infirmières) mais aussi une place pour la gratuité, la rencontre et la prière. Chacun permettant à l'autre de vivre pleinement son engagement. Chacun ayant le respect mais aussi le besoin de l'autre.

La mission de l'Eglise : Communion, Diaconie, Témoignage de la foi,

1. L'Eglise est d'abord un mystère de communion.

Cette communion est le premier témoignage de ceux qui suivent le Christ. Elle fait écho à la prière de Jésus : « Qu'ils soient un, moi en eux, comme toi en moi, pour qu'ils parviennent à l'unité parfaite et qu'ainsi le monde puisse connaître que c'est toi qui m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé » (Jn 17, 22).

Cette communion est à la fois **un don** et **une tâche** à accomplir. Les associations du vicariat à la solidarité sont participation aux efforts pour libérer l'homme des mots les plus choquants de notre société. Cette libération est à la source de votre communion ou de votre « synodalité » ; c'est-à-dire la raison pour laquelle vous faites un bout du chemin ensemble.

En cela, vous n'êtes pas *aux marges* de l'Eglise mais bien *en son cœur* missionnaire. En effet, il n'y a pas de communion possible lorsque persistent divisions sociales, culturelles, religieuses, ou exclusions... Cette libération de l'homme vous place aux avant postes du dialogue, en lien direct avec d'autres sensibilités, histoires spirituelles et en même temps au cœur de ce qui détermine la mission de l'Eglise, comme Eglise.

Comme le rappelle le Synode des évêques de 1971 : « Le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde nous apparaissent pleinement comme une dimension constitutive de la prédication de l'Evangile qui est la mission de l'Eglise pour la rédemption de l'humanité et sa libération de toute situation oppressive »

2. L'Eglise est aussi service de l'homme à la manière du Christ-serviteur

L'Eglise est au **service de son Seigneur** pour le **service de l'homme**. En d'autres termes, l'Eglise est le sacrement du Christ, serviteur.

« Sacrement du Christ Serviteur, elle se veut présente en tous les lieux où les hommes vivent, souffrent et luttent pour révéler le Christ qui guérit les malades multiplie les pains, annonce la Bonne Nouvelle aux pauvres »²¹

²⁰ Assemblée plénière de l'épiscopat français de 1981, *L'Eglise que Dieu envoie : les perspectives missionnaires de l'Eglise en France – la pastorale de la famille – l'enseignement supérieur catholique – le diaconat permanent*. Paris, Le Centurion, 1982, p. 45

²¹ Rapport de Mgr Robert COFFY, p. 58.

Pour qu'il y ait diaconie, et un service spécifique de l'Eglise, le rapport COFFY souligne trois caractères :

- la diaconie ecclésiale est service de *réconciliation des hommes avec Dieu*. Car dans l'amour de Dieu, l'homme est rendu à lui-même. Il retrouve la parole et l'espérance de redire « je » que la vie et la société lui ont confisqué. Cette diaconie ecclésiale « exige donc que l'Eglise crée des conditions et des lieux où des hommes peuvent renaître à eux-mêmes et à leur propre parole ».²²

- la diaconie ecclésiale est service de *réconciliation des hommes entre eux*. L'enjeu est de communiquer dans nos différences, sans nous anéantir. Le passage du livre des Actes des Apôtres (Ac 2, 42-47) associe la communion fraternelle, la fraction du pain et le partage des biens et des propriétés. « Cette pratique des premiers chrétiens est pour nous normative. Elle nous pose la question de la vérité de la communion ecclésiale. L'Eglise ne peut accepter d'identifier la communion à une réconciliation au rabais, à de communautés qui masquent inégalités et exclusions. [...] la diaconie, en conduisant la communion ecclésiale à devenir réalité de l'histoire, fait que la communion soit témoignage »²³

- Enfin la diaconie se fait à la manière *du Christ serviteur*, avec une option préférentielle pour les plus vulnérables.

Vulnérabilité, solidarité, hospitalité et « défense des droits et de la participation » des plus fragiles sont liés à cette option préférentielle pour les plus petits ; elle est pour ici et maintenant notre fidélité aux valeurs du Royaume, à la suite du Christ qui l'a inauguré pour nous.

3. L'Eglise est une communauté de témoins

Le souci du vicariat à la solidarité d'un diocèse est souvent d'insérer le service de l'homme blessé dans sa dimension ecclésiale (une communion), en cela il devient témoignage du Christ et pas seulement un geste humain de solidarité ou de fraternité.

« Pour que son geste soit témoignage du Christ, il est nécessaire que le lien entre le chrétien qui s'engage dans un service des ses frères et la communauté ecclésiale soit effectif. Il s'agit en effet 'd'insérer toujours le combat chrétien pour la libération dans le dessein global du salut que l'Eglise annonce' (*Evangelii nuntiandi*, 38)

Cet engagement n'est pas facile à tenir, à tenir au sein de l'Eglise actuelle, qui dans un contexte d'urgences et de pénurie est toujours tentée de privilégier la transmission de la foi par rapport au service « des plus lointains ».

Il y faut la rencontre de personnalités charismatiques, capables d'être transformés et transformateurs des mentalités au sein de l'Eglise, attentifs à ce qui se vit à la marge. Il faut des personnalités qui n'aient pas non plus une mentalité de propriétaire, mais plus une vocation de prophètes capables de construire des ponts entre l'Eglise « rassemblée » et l'Eglise « à faire naître » là où elle n'est pas encore, là où elle est encore attendue ou espérée. Il y faut des mouvements, comme les vôtres qui acceptent de vivre à la fois leur engagement au service de la foi et leur engagement au service de l'homme blessé. Et de vivre ce double engagement en tension, et non pas de manière juxtaposée, et encore moins de manière conflictuelle ou opposée.

Un tel dialogue concourt à l'élimination des maux les plus choquants de notre société. La rencontre des plus vulnérables nous fait mieux comprendre tout ce qu'implique le service de l'Evangile. A l'inverse,

²² Rapport de Mgr Robert COFFY, p. 58.

²³ Rapport de Mgr Robert COFFY, p. 61-62.

l'Évangile nous donne de comprendre toute la richesse de notre conversion à la rencontre de l'homme blessé.

Les « envoyés aux frontières » reviennent tout comme Pierre de retour de chez le centurion Corneille, en témoins de l'Évangile dans la mesure où ils auront écouté et se seront laissés transformer par des réalités nouvelles (Ac 10-11). Ils sauront relayer les interpellations de ces nouveaux terrains missionnaires à l'ensemble de l'Église : « Il n'y a pas de mission sans ce choc en retour d'une conversion de l'Église qui envoie, sans kénose, sans sortie de soi de cette Église, sans charité apostolique renouvelée ». ²⁴

Dans ce cadre, certains mouvements sont appelés à se reconnaître différents, à faire un apprentissage de tolérance active dans un monde où se creusent les intolérances.

« Il est nécessaire que les chrétiens se consacrent à des tâches spécifiques missionnaires et qu'ils soient reconnus et aidés par leurs frères. Ils sont pour tous un appel à la mission et un appel à donner à toutes les activités ecclésiales leurs dimensions missionnaires, cela suppose accueil mutuel, un échange, pour une découverte commune et un approfondissement du mystère du salut » ²⁵

Conclusion

Ma conclusion est une citation pour nous aider à poursuivre le chemin et à inventer d'autres possibles pour mettre ensemble et en Église, au service des plus vulnérables

« Diaconie, communion, témoignage sont trois manifestations de la même réalité : l'Église sacrement de salut, mystère de communion et mystère de mission. L'accent peut être mis sur l'une ou l'autre mais chacune doit être habitée par les deux autres. Il peut y avoir tension entre elles mais elles ne peuvent exister séparément sans que le mystère de l'Église en soit affecté. La communion qui n'ouvre pas au service pour le témoignage conduit à la mort des communautés. Le service qui ne s'enracine pas dans la communion (et particulièrement dans l'Eucharistie, sacrement de l'unité de l'Église n'est plus témoignage). Le témoignage qui ne prend pas sa source dans la communion n'est plus que propagande et le témoignage qui n'est pas vécu dans un service n'est pas reçu. Communion, témoignage, diaconie sont dons de Dieu et tâches à réaliser : dons de Dieu qui s'accueillent dans la célébration sacramentelle et tâches qui, pour s'accomplir, exigent du chrétien une profonde vie spirituelle. » ²⁶

Une bibliographie pour aller plus loin

Étienne GRIEU, « Plaidoyer pour des communautés diaconales », *Études*, n°3963, mars 2002, p. 365-374.

_____, « La vocation diaconale de l'Église », *Documents Épiscopat*, janvier 2006.

_____, *Un lien si fort. Quand l'amour de Dieu se fait diaconie*, Bruxelles-Montréal-Ivry-sur-Seine, Lumen Vitae-Novalis-Éditions de l'Atelier (Théologies pratiques), 2009.

Vincent LECLERCQ, « Le Royaume de Dieu comme horizon d'une éthique sociale » in Olivier Artus (dir.), *Eschatologie et morale*, Paris, Desclée de Brouwer - Institut Catholique de Paris, collection Théologie à l'Université, n°4, 2009, p. 203-219.

²⁴ Rapport de Mgr Robert COFFY, p. 54.

²⁵ Rapport de Mgr Robert COFFY, p. 55.

²⁶ Rapport de Mgr Robert COFFY, p. 64.

_____, *Blessed are the Vulnerable. Reaching out to those with Aids*, New London, Twenty-Third Publications, 2010

Jean-Guilhem XERRI/Pierre-Olivier BOITON, *A la rencontre des personnes de la rue : « Aux captifs la libération »*, Paris, Nouvelle Cité, 2007

Additif de la conférence : sur la sacramentalité de l’Eglise

L’Eglise : signe et instrument du mystère de Dieu

Le mot sacrement traduit le mot *mysterion* ou mystère. Pour les Pères de l’Eglise, le *mysterion* est « l’action que Dieu déploie dans le monde, par les hommes et pour les hommes, en vue de leur salut »²⁷.

En ce sens l’Eglise est sacrement du salut. Elle est le « rassemblement des disciples du Christ qui confessent publiquement leur Seigneur, le célèbrent et l’annoncent ».²⁸

Ce rassemblement pour le salut, l’Eglise en est à la fois le « signe » mais elle en est aussi le moyen. Ce rassemblement en a la signification mais il doit aussi en avoir l’efficacité. En effet, l’Eglise est une réalité socio-historique voulue par Dieu pour être « le signe et le moyen de l’union intime avec Dieu et de l’unité de tout le genre humain » (*Lumen gentium*, 1)²⁹

La nature même de l’Eglise est ainsi d’être missionnaire, l’Eglise est déterminée par la mission.

« L’Eglise le sait. Elle a une vive conscience que la parole du Sauveur — “ Je dois annoncer la bonne nouvelle du Royaume de Dieu ”[34] — s’applique en toute vérité à elle. Elle ajoute volontiers avec saint Paul : “ Pour moi, évangéliser ce n’est pas un titre de gloire, c’est une obligation. Malheur à moi si je n’évangélise pas ! ”[35]. C’est avec joie et réconfort que Nous avons entendu, au terme de la grande assemblée d’octobre 1974, ces paroles lumineuses : “ Nous voulons confirmer une fois de plus que la tâche d’évangéliser tous les hommes constitue la mission essentielle de l’Eglise ”[36], tâche et mission que les mutations vastes et profondes de la société actuelle ne rendent que plus urgentes. Evangéliser est, en effet, la grâce et la vocation propre de l’Eglise, son identité la plus profonde. Elle existe pour évangéliser, c’est-à-dire pour prêcher et enseigner, être le canal du don de la grâce, réconcilier les pécheurs avec Dieu, perpétuer le sacrifice du Christ dans la sainte messe, qui est le mémorial de sa mort et de sa résurrection glorieuse. »

Evangelii nuntiandi, 14, Exhortation apostolique du pape Paul VI, daté du 8 décembre 1975, sur l’Evangélisation du monde moderne.

Par conséquent, on ne peut distinguer entre la vie ordinaire de l’Eglise (sa vie interne, sa pastorale) et sa mission extraordinaire (son engagement dans le monde), son activité *ad intra*, son activité *ad extra*, l’Eglise ne peut être que les deux à la fois, les deux conjointement.

²⁷ Rapport de Mgr Robert COFFY, archevêque d’Albi, « La mission essai de lecture théologique » pour l’Assemblée plénière de l’épiscopat français de 1981, *L’Eglise que Dieu envoie : les perspectives missionnaires de l’Eglise en France – la pastorale de la famille – l’enseignement supérieur catholique – le diaconat permanent*. Paris, Le Centurion, 1982, p. 46.

²⁸ Rapport de Mgr Robert COFFY, archevêque d’Albi, « La mission essai de lecture théologique » pour l’Assemblée plénière de l’épiscopat français de 1981, *L’Eglise que Dieu envoie : les perspectives missionnaires de l’Eglise en France – la pastorale de la famille – l’enseignement supérieur catholique – le diaconat permanent*. Paris, Le Centurion, 1982, p. 46.

²⁹ Rapport de Mgr Robert COFFY, archevêque d’Albi, « La mission essai de lecture théologique » pour l’Assemblée plénière de l’épiscopat français de 1981, *L’Eglise que Dieu envoie : les perspectives missionnaires de l’Eglise en France – la pastorale de la famille – l’enseignement supérieur catholique – le diaconat permanent*. Paris, Le Centurion, 1982, p. 47.

La question des services et des ministères, la question de la réforme des instituts religieux (quand par exemple le charisme d'une congrégation prend le chemin de la professionnalisation et de la « diplomation »), la place des activités caritatives dans l'Eglise sont autant de lieux pour approfondir (ou en leur absence pour appauvrir) la mission de toute l'Eglise.

« Nous résumons cela dans deux propositions :

- **ce qui justifie les discours que l'Eglise tient sur Dieu**, c'est la parole qu'elle adresse à Dieu, la relation habituelle qu'elle a avec le Père, par le Fils dans l'Esprit
- ce qui, **dans le contexte présent**, rend crédible son discours sur Dieu, sur l'homme et sur l'histoire, c'est la manière dont elle vit le mystère du Christ, entre dans les « sentiments » qui furent ceux du Christ, « qui pour vous s'est fait pauvre de riche qu'Il était, pour vous enrichir de sa pauvreté » (2 Co, 8, 9) »

Avant d'être un « faire », la mission est un « recevoir ». Dans la célébration des sacrements, l'Eglise se comprend comme étant appelée et envoyée, elle y accueille l'Esprit lui donnant la force de la mission. A l'inverse, la mission appelle l'Eglise à vivre la vérité de la célébration sacramentelle, le partage effectif de l'Eucharistie célébrée chaque dimanche et du Pain reçu,

Contre tout formalisme au sein de nos communautés chrétiennes, tant critiqué et à juste titre il y a quelques années, il s'agit de redécouvrir le pouvoir fondateur et la richesse d'une Eglise qui célèbre. Sa mission étant fondée dans la prière et la célébration des sacrements.³⁰

La mission consiste à faire naître une Eglise en tel ou tel groupe où l'Evangile n'est pas annoncé, où l'Eucharistie n'est pas célébrée, mais où l'on reconnaît que l'Esprit de Dieu est déjà à l'œuvre : « des apôtres sont envoyés pour que l'Evangile soit annoncé là où l'Esprit de Dieu travaille et pour que de cette rencontre entre l'annonce de l'Evangile et l'action de l'Esprit puisse naître l'Eglise. [...] il y a là le fondement théologique de l'estime possible de tout homme et du dialogue : l'action universelle créatrice et salvatrice de Dieu, du Christ, de l'Esprit dans les hommes de toutes époques et de toutes cultures. Ce fondement est dans l'unité du projet de Dieu : création, incarnation, rédemption, parousie ».³¹

³⁰ « Le Nouveau testament parle peu de l'apostolat », il parle surtout de l'apôtre et de ses qualités requises dont l'énoncé est une reprise des Béatitudes » in Rapport de Mgr Robert COFFY, archevêque d'Albi, « La mission essai de lecture théologique » pour l'Assemblée plénière de l'épiscopat français de 1981, *L'Eglise que Dieu envoie : les perspectives missionnaires de l'Eglise en France – la pastorale de la famille – l'enseignement supérieur catholique – le diaconat permanent*. Paris, Le Centurion, 1982, p. 51.

³¹ Rapport de Mgr Robert COFFY, archevêque d'Albi, « La mission essai de lecture théologique » pour l'Assemblée plénière de l'épiscopat français de 1981, *L'Eglise que Dieu envoie : les perspectives missionnaires de l'Eglise en France – la pastorale de la famille – l'enseignement supérieur catholique – le diaconat permanent*. Paris, Le Centurion, 1982, p. 53.